

# VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS

## L'AFRIQUE

SEPTENTRIONALE ET CENTRALE

PENDANT LES ANNÉES 1849 A 1855

PAR LE DOCTEUR HENRI BARTH

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR PAUL ITHIER

SEULE ÉDITION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR ALLEMANDS

ENRICHIE DE GRAVURES, DE CHROMO-LITHOGRAPHIES, D'UNE BELLE CARTE ET DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

DEUXIÈME ÉDITION

TOME II

PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C<sup>ie</sup>

RUE JACOB, 56

BRUXELLES ET LEIPZIG

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

RUE ROYALE, 5, IMPASSE DU PARC

1863

Droits de traduction et de reproduction réservés

même, où la noix de *gouro* est devenue un objet d'usage général, comme chez nous le café ou le thé.

Il me faut malheureusement parler, comme de l'une des branches de commerce les plus importantes, du trafic des esclaves; je ne crois cependant pas que, tout compris, le nombre de ces derniers exportés annuellement de Kano, dépasse cinq mille; la plupart sont conduits au Bornou, d'autres à Rhat et dans le Fezzan. Il en reste néanmoins beaucoup que l'on vend dans le pays même, et le produit global de ce négoce peut s'élever annuellement à 150,000,000 ou 200,000,000 de *kourdi*.

Tandis que Kano n'exporte qu'une partie des noix de *gouro* qui y arrivent, il y passe des quantités considérables de natron qui vont du Bornou au Nyffi; sans exagérer, on peut les évaluer à vingt mille charges de bœufs de transport, d'ânes ou de chevaux de bât, produisant pour droit de passage une somme de 10,000,000 de *kourdi*. Le natron passe, en outre, par plusieurs mains, laissant partout après soi d'assez beaux bénéfices. Il n'en reste que fort peu à Kano même. Un autre article d'exportation, mais beaucoup moins important, est l'ivoire, dont il ne s'expédie guère qu'une centaine de charges de chameau, tout au plus.

L'importation qui s'opère à Kano vient en partie des autres régions de l'Afrique, et en partie de l'Europe; le principal objet qui provient de ces premières contrées est le sel de l'*aïri*. La *kafta* au sel avec laquelle j'étais arrivé, consistait en trois mille charges de chameaux, dont un tiers environ était destiné à la province de Kano; en outre, il s'échange encore annuellement, contre cet article, de cinquante à quatre-vingts millions de produits indigènes, principa-

trois journées de voyage de Kontscha, des sources chaudes qui jaillissent du pied occidental d'une montagne située de l'est à l'ouest, et donnent d'excellente eau.

Parmi les animaux sauvages de l'Adamaoua abondent surtout les éléphants, et non seulement ceux de l'espèce noire, mais encore une autre espèce jaune, à ce que m'assurèrent les indigènes. Le rhinocéros également n'est pas rare, mais seulement dans la partie orientale du pays, à ce qu'il paraît; par contre, le buffle sauvage (*mbanna*) semble être très répandu partout. Les hôtes ordinaires des bois sont le léopard, deux sortes d'hyènes et un autre animal féroce nommé *hammafourde*; le lion se rencontre moins souvent. En fait d'oiseaux, le perroquet foisonne dans les provinces méridionales. Toutes les rivières fourmillent de crocodiles et d'hippopotames; le Benoué donne asile à l'*ayou*, grand poisson sur la nature duquel je ne pus m'éclairer, ne l'ayant pas vu par moi-même; la description qu'en fit ultérieurement le docteur Vogel donne à croire qu'il appartient à une espèce voisine du *Manatus Senegalensis*, et que l'on pourrait bien nommer *Manatus Vogelii*. Lorsque je me séparai de mon infortuné collègue, vers la fin de janvier 1855, j'appelai, entre autres choses, son attention sur cet habitant de Benoué. Quoi qu'il en soit, l'*ayou* n'abonde pas plus dans ce dernier fleuve que dans l'Issa, près de Tombouctou, et, chose remarquable, il y porte exactement le même nom. Ce poisson était à ce qu'il semble, le fétiche sacré des Sonrhäi, et les Imoscharh ou Touareg riverains portent des colliers faits de ses os, à la fois comme talisman et comme leur plus belle parure.

Pour ce qui concerne les animaux domestiques, le bœuf doit avoir été importé dans l'Adamaoua depuis vingt ou



trente ans, et il y prospère, malgré les nombreuses maladies qui y affligent les bestiaux. Je fus étonné de voir, comme plus tard dans le pays des Mousgou, que la couleur blanche, prédominante dans le Haoussa, était extrêmement rare ici, parmi ces animaux; à la vérité, la race n'est pas la même. Dans les provinces méridionales se rencontre une sorte particulière de quadrupède au sabot fendu, nommée *matourou*; cet animal d'un gris noirâtre, atteint à peine trois pieds de hauteur. Les chevaux dont l'importation semble relativement récente dans l'Adamaoua, y sont petits et peu vigoureux; les meilleurs se tirent des parties septentrionales du pays, et principalement d'Ouba.

La province se divise en districts gouvernés par des chefs plus ou moins puissants qui ne cherchent qu'à s'affranchir de la tutelle du sultan de Sokoto ou, tout au moins, du gouverneur de Yola. Le chef de Bouban Djidda, dont le domaine s'étend vers le sud-est de la province, en est déjà parvenu à ses fins sous ce rapport. Plus, du reste, les envahisseurs du pays affermiront leur domination, plus aussi tous ces chefs multiplieront leurs efforts pour conquérir leur propre indépendance. Le plus puissant d'entre eux, celui de Tschamba, dont la résidence se trouve au pied de l'Alantika, a réussi, par plusieurs expéditions heureuses, à étendre l'influence et même, dans une certaine mesure, l'autorité des Foulbe, jusqu'à l'embouchure de Kouara et le golfe de Benin. Les dernières de ces expéditions remontent à 1850 et 1851. Parmi les villes que j'ai citées, l'une des plus importantes du pays est Kontscha, qui est située du côté de l'Hamarroua.

Il me serait difficile d'évaluer la force armée que peuvent rassembler les diverses contrées rangées sous l'autorité du

gouverneur de Yola. Toute leur cavalerie réunie peut se borner à un chiffre de 3,000 ou 4,000 hommes, tandis que l'infanterie en compte au moins dix fois autant. Les armes de cette dernière sont encore l'arc et les flèches, tandis que les cavaliers portent une lance et parfois, lorsque la chose est possible, une épée et un bouclier en cuir de buffle ou, moins fréquemment, d'*Antilope Leucoryx*. Les armes à feu sont fort rares et il en résulte, chose facile à comprendre, que les habitants des côtes jouissent d'une grande supériorité de forces sur ceux de l'Adamaoua.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les Foulbe vivent dans des colonies disséminées sur toute la surface du pays. Ces colonies sont de diverses espèces et consistent en villes, qui servent de centre à des établissements particuliers, tels que la résidence rustique du gouverneur (*ribago*), établissements qui s'accroissent graduellement à leur tour; en localités moins importantes où se tiennent les chefs secondaires (*djoro*) et dont l'agrandissement dépend du plus ou moins de chance de ceux-ci; enfin, en villages agricoles (*ouro*) qu'habitent les cultivateurs propriétaires libres avec leurs familles, et en villages de serfs (*roumde*), où ne demeurent que des esclaves réunis sous la surveillance d'un chef, esclave comme eux.

Quoique maîtres du pays, les Foulbe de l'Adamaoua sont restés généralement pasteurs; leur principale richesse consiste toujours en troupeaux et en esclaves, mais ils n'ont que peu de menu bétail. Ils ne possèdent pas la moindre notion d'industrie, et le commerce ne peut exister chez eux, par conséquent, qu'à l'état élémentaire; c'est pourquoi l'on trouve encore chez ce peuple la pureté et la simplicité de mœurs patriarcales que l'on chercherait en vain dans les